

- 1er prix -

Catégorie Jeune adulte

Mariane Tremblay

Cette trace sur la fenêtre n'est pas une apparition

Comme j'ai bien dormi cette nuit-là! Il commençait à faire plus chaud et les journées s'amorçaient tôt, alors que le soleil prenait tout son temps pour me réveiller. Rarement m'a-t-on sortie de mon sommeil matinal aussi abruptement, à ce moment où les rêves semblent toujours, étrangement, si réels et interminables. Un bruit qui annonce l'accident. Un bruit qui vous veut du mal. En contre-plongée du lit, la fenêtre m'a semblé vouloir rompre, encore, encore, encore, encore, encore, encore, encore, encore, encore, encore...

Trente minutes plus tard et avec une totale fascination pour le phénomène, impossible de ne pas penser au film *Les Oiseaux* de Hitchcock. Un merle désorienté ou simplement trop lucide en avait contre le verre. Quand l'oiseau voit son reflet dans la fenêtre, c'est que d'une certaine façon, la maison a disparu dans une tout autre réalité. Temps et présence semblent des concepts relatifs.

Étant observatrice de nature, je deviens témoin de l'inaperçu. Je m'abandonne à la contemplation, je m'émerveille et je m'enchant de ces cas isolés qui se donnent à voir.

Il y a quelques années, j'ai immortalisé en images un obscur phénomène lors d'une promenade dans un parc thématique de Noël où les lumières colorées d'arbres artificiels faisaient scintiller la neige sous opacité de janvier. Pantoise devant un manguier « magique », j'ai par hasard distingué de cette scène le réel point d'intérêt : d'étranges traces d'oiseaux, des ailes de bonne envergure, dessinées très nettement dans la neige et exacerbées par une illumination saturée. Rares à mes yeux, ces apparitions éphémères me suggéraient la chute d'une mort en plein ciel, beautés

tragiques vouées à disparaître avec la prochaine tempête ou encore la fonte des neiges.

Sur la route un autre matin d'été, plutôt pluvieux celui-là, mon pare-brise est banalement mais brutalement entré en collision avec un oiseau kamikaze. Bien que la victime ne pesât que quelques grammes, c'est un fait : j'ai véritablement été impliquée dans un accident mortel ce jour-là. Face à la gravité de la situation, je préfère me refuser à la superstition car le risque d'y voir un mauvais présage m'apparaît trop grand. Cet épisode aviaire n'était pourtant pas banal, il s'avère qu'il me hante toujours. Il fait partie de ces expériences qui vous accompagnent jusqu'à la fin. Le bruit d'impact fait encore vibrer mes tympans, ce même bruit sourd qui vous veut du mal...

Comment la gent ailée, migratrice ou pas, peut-elle être aussi désorientée? Brillant par leur absence, les oiseaux, paraît-il, désertent les villes, leur chant se faisant de plus en plus rare d'écoute.

Depuis l'attaque du merle, les geais bleus ont pris d'assaut mon terrain. Je les entends m'épier, jour et nuit. Je crois distinguer leurs cris stridents qui manifestent leur présence parmi les autres bruits, moteurs et craquements dans la maison. Parfois même, leur manipulation m'amène à confondre le grossier cillement de mon nez avec l'hallucination sonore du cri lointain d'une de ces bêtes bleues dominatrices – mon territoire est le leur. Contrairement à la croyance populaire, les fabuleuses vocalises et chants de ces animaux ailés en sont de survie, de délimitation du territoire et de guerre.

LE mystère.

J'oublie en général que je garde chez moi un cube – un décimètre cube. Je le conserve soigneusement pour je ne sais quelle ambition de pérennité, celle plutôt égotique mais romantique de le léguer à ma future descendance comme un trésor poétique familial. Je rêve qu'ils puissent s'émerveiller, comme moi et comme Hubert Reeves, « de la magie salvatrice de ces clins d'œil stellaires ».

Le prisme renferme un oiseau que j'ai voulu sauver de la mort le 7 août 2012. Il s'était probablement heurté à une fenêtre lorsque je l'ai découvert blessé, inapte au vol, petite tache jaune vulnérable qui avait attiré mon œil dans le vert du gazon. L'abri de fortune que je lui avais fabriqué pour la nuit dans l'espoir de le laisser au matin dans un refuge pour oiseaux n'a pas su le protéger de sa fatalité. Sous l'emprise de Morphée, j'étais bien inconsciente que dans la pièce d'à côté, une vie s'envolait.

De la légèreté de ses os poreux et de ses plumes creuses, je soupesais à peine sa présence au fond de ma main, sentant le vide de son corps bourré d'air. Son absence me troublait au point que je n'ai pas su me libérer de sa minuscule dépouille. Au lieu de le mettre à la terre pour que l'oiseau puisse retourner au céleste, une pulsion euphorique de le garder auprès de moi m'a convaincue d'agir en vitesse avant que la décomposition n'opère. La décision de m'en alourdir l'existence n'était pas une option, c'était une obligation.

Je voulais l'animal parfait de son état, pour l'éternité. Et je l'ai enfoncé sans résistance dans du plâtre liquide qui s'est figé en quelques minutes. Un décimètre cube blanc, parfait. Des années plus tard, le cube est intact; nul ne saura jamais quel scénario a pris place à l'intérieur du contenant sauf en le brisant. Putréfaction, momification, fossilisation – l'ai-je aussi sauvé d'un autre destin que celui de la mort?

Il y a un oiseau dans un cube de plâtre. Y a-t-il vraiment un oiseau dans le cube de plâtre... Comme la vague impression d'une apparition sur une fenêtre, comme la trace désincarnée laissée par l'impact d'un merle que l'on aurait du mal à distinguer du verre, j'en doute. Je suis tout aussi convaincue de sa présence que de son absence, laissé dans un état de superposition quantique, à la fois mort et vivant.

Que me veulent les habitants du ciel, que savent-ils de la demeure éternelle de dix centimètres cube, qu'ont-ils à se manifester à moi par autant d'étranges stratégies? Ils s'adressent à moi au moyen de clins d'œil stellaires, ces phénomènes volatil(e)s.

Encore une. Non, cette trace sur la fenêtre n'est pas une apparition. D'ailleurs, je ne lave plus jamais mes fenêtres.

- 2e prix -

Catégorie Jeune adulte

Brigitte Léveillé

Se saboter toute entière

Elle n'aurait pas dû venir, c'était des plans pour mal finir, pour brailler en secret derrière un verre de tequila ou deux ou quatre. Il y a trop de monde, trop de bruit, la musique est assourdissante. Elle s'est habillée et déshabillée quatre fois devant le miroir, a mis la robe jaune la robe rouge le collant noir puis le décolleté et l'autre aussi, son débardeur, mais elle aurait dû essayer encore, trouver quelque chose qui ne la fasse pas se sentir totalement inadéquate. C'est une soirée pour finir essouffée, pour finir toute nue pour finir toute croche. Son verre est vide et sale, mais le tenir entre ses mains la reconforte. Elle s'y accroche, le fond rendu brun à force de bière chaude et de bave. Elle aime cette perte de contrôle, cette perte d'elle-même quand la tequila la bière la fête, le dedans barbouillé, oui, elle aime se saboter toute entière...

Les bras croisés, Michel lui jette des yeux inquiets. Elle déteste lorsqu'il croit savoir mieux qu'elle comment se comporter et avec qui finir la soirée, lorsqu'il s'imagine être la bouée indispensable de son existence. Elle ne sait pas correspondre à cette image sage et figée qui rassurerait tant Michel. Oui, vraiment, c'est une soirée pour vomir en boulette la porte barrée, pour avoir honte d'exister dans des moments pareils, que les autres n'oublient pas demain, une soirée pour pousser la porte des toilettes en fracas, enfermée pendant qu'on cogne doux et qu'une petite voix demande « ça va? » et ne rien répondre, ne rien répondre. Attendre que sortent ces

gens qui voudraient déposer une main sur son épaule. Personne n'en saura rien si elle reste quelques minutes se mettre de l'eau au visage.

Les soirées se mélangent et s'imbriquent pour n'en faire qu'une seule, une sorte de brouillard opaque que percent des lumières colorées. À la fois des bribes de cette soirée et d'autres soirées d'autres amis d'autres fêtes stupides où elle danse à en avoir mal aux os, où elle boit jusqu'à plus soif. Se confondent les gestes amples, dérangement, l'impression diffuse d'avoir prononcé des mots importants, des mots blessants, « va-t'en Michel », « je m'en fous ». Ne restent que des images d'elle-même riant dans des lieux indistincts, dansant au creux d'une foule, n'importe laquelle, pourvu que les bras et les bières soient multiples. Son corps absent se transporte d'un endroit à l'autre – il doit bien s'être transporté si elle se réveille dans son lit toute habillée, si elle se réveille dans un lit toute nue.

Elle titube, elle titube. C'est le verre de trop et elle le sait, elle a la conviction que ce verre est le verre de trop, celui qui fait faire des niaiseries, des niaiseries solides, celui qui rend Michel inquiet – il aimerait tellement qu'elle le rejoigne chaque soir dans leur lit. Il l'attend, lui, patiemment, toujours surpris si elle rentre sans prévenir. Il l'attend comme un chien attend son maître : en étant naïvement et stupidement joyeux à son retour, en oubliant tout de ces heures passées seul dans leur appartement si grand qu'il semble vidé.

Elle titube, oui. Dans les toilettes aux murs d'un jaune criard, le miroir lui renvoie son regard perdu. L'eau qu'elle jette sur son visage ne change rien à son rouge à lèvres étalé, à ses cheveux défaits, aux taches sur sa robe. Elle respire longuement, jette un dernier coup d'œil à cette image de fille égarée. Elle sort des toilettes, perce la foule

vers le bar, prononce les mots « encore un peu ». Sur la piste de danse s'agitent des bras levés. Il y a les verres vides et la bière, la bière. Les lumières stroboscopiques parcourent son corps, son décolleté, ses yeux mi-clos. Accoudée au bar, il y a quelque chose de sauvage dans son regard, de rude aussi. On tape sur son épaule. C'est Michel. La musique recouvre sa voix, l'oblige à répéter en rapprochant son corps même si rien ne l'y invite.

— Je t'attends à la maison, ok?

Elle répond « à plus tard », il faut toujours répondre « à plus tard ». C'est une réponse laconique, convenue, pas tout à fait un mensonge mais c'est tout comme. Michel n'a que son manteau sous le bras quand il s'avance vers la sortie. Il sait bien qu'il est en train de la perdre. Il se retourne, lui lance un dernier signe de main; elle est déjà ailleurs. La porte de leur appartement restera débarrée comme en attente. La tête basse, Michel se fond dans la foule, son corps parmi les autres corps. La soirée peut continuer à se dérouler, une longue masse informe et sans substance, sans fin.

- 1er prix -
Catégorie Adulte

Michel Lemelin

Ruiner l'éternité

— « Asti que chu content! »

Tellement qu'il se met à taper sur le volant du truck comme un enfant de six ans qui aurait mangé trop de sucre. Y a même les yeux plein d'eau. Y en est presque attendrissant, l'innocent.

— « Toi aussi, t'es contente, hein? »

Si tu savais. J'ai le goût de vomir. De savoir que j'ai ta vermine qui m'suce la vie dans le creux de mon ventre me donne encore plus le goût de t'tuer qu'avant. J'ai juste hâte de finir c't'histoire là pis de passer à l'autre. Est déjà prête en plus. J'ai toute préparé ça dans ton dos, l'big. Y aura pas d'morveux pour perpétuer ton nom d'marde. Oublie ça la mémoire pis l'éternité. Ça sera pas pour toi. Ça devrait être pour personne tant qu'à moi anyway.

— « Ça va, ma tigresse? T'es toujours down? »

Si je suis down? Ça fait huit mois de ma vie que je te suis partout comme une conne pis tu te demandes si j'suis toujours down? Come on! Pis, viarge, chu pas ta tigresse!

— « Certain, mon homme. All in! »

Pis me v'là en train de fesser comme toi su'l'dash pour te montrer comment je suis contente. R'garde mon naiseux comment chu contente! Crisse que j'ai hâte que ça finisse. T'as quand même été facile à prendre, mon poisson. Deux trois messages sur le site de la Légion pis, hop! Tu venais déjà me parler sur Messenger. J'ai juste eu à dire comme toi. À reprendre ta shit nationaliste. Être contre toutes les calices qui veulent

détruire notre culture. Pis lever le poing dans les airs sur FaceTime en disant qu'y faut se défendre si on veut pas disparaître, juste après t'avoir montré mes boules. On a finalement décidé d'aller se bouffer une grosse poutine pis après on est allé fourrer dans un rang de travers pas loin des monts. Dans c't'asti d'vieux Jimmy-là dans lequel on roule à planche. Huit mois que ça dure, asti. Huit mois que je t'haïs pis que j'm'ertiens. Aussi ben dire une éternité.

— « On arrive! On va le sortir de chez nous, le crisse de Taliban! »

On vient de dépasser la pancarte. On breake sec. On recule. On arrête. Par le miroir, je te vois fouiller dans le cul du Jimmy. Y a un gros crisse de nuage de poussière jaune au-dessus de la route derrière toi qui vient cochonner les épinettes tout autour. Y a des drôles de petits bruits qui viennent du moteur. Claclaclaclacla! Ça bourdonne dehors, y a plein de taons, ça stridule aussi. Ah! Ah! Ah! Asti! Ça stridule. Si tu m'entendais, tu te demanderais ben comment ça se fait que je sais des mots de même. C'est pas dans tes assemblées de marde que tu vas entendre ça, striduler! Ça pue l'gaz, le trèfle pis le sapin. Bon, t'as retrouvé ton beau p'tit caltron! T'es tu assez fier de me montrer ton beau p'tit slogan, han, l'big? C'est ça, colle le ben comme faut en dessous de la pancarte du cimetièrre. « Chez nous s'est une ville blanche ». J'ai même pas eu le goût de le corriger, quand tu l'as écrit, ton beau p'tit slogan, c'est pour te dire comment je me crisse de ta shit.

On roule jusque dans le fin fond du cimetièrre. Tellement fin fond que ça ressemble plus d'une bleuetière où on aurait planté keque fleurs en plastique pour un ti-cul mort là dans un accident de ski-doo. Faut dire que cette fosse-là, est pas mal plus loin que celles des cathos de l'entrée, celles des dépouilles des Yolande la jalouse, des Paul le travelo pis des Kevin-qui-chauffait-des-grattes-l'hiver. Le monde ont tellement chialé !

Donner des terrains pour les musulmans morts, tsé. Après, ça va être, quoi? La charia, tchekez ben ça! Fait qu'ils l'ont mis loin du monde de souche, le cadavre arabe.

On breake sec encore. On débarque.

— « Tu portes mon enfant, t'es mieux de m'laisser l'déterrer tout seul. »

Innocent. Tu pognes la pelle ronde dans l'coffre pis tu te mets à creuser. Bravo champion! T'hésites même pas. Méchant malade. Enweye! Go! On sort le muslim de la terre de nos ancêtres! C'est ça, enweye, continue à pelleter! Déterre nous ça c'te Mohamed-là!

— « Tu devrais me filmer pour qu'on montre ça à Légion. Pis à notre fils! C'est lui qui va sauver l'Québec, j'te l'dis! »

Innocent. Te v'là rendu avec un fils, chose. Pas d'danger que ce soit une fille, non. Anyway, y va pas sauver l'Québec! Y va se faire cureter! J'fais semblant de te filmer avec mon iPhone. On en a rien à crisser de tes pseudos exploits. Lentement mais sûrement, tu t'enfonces dans l'sol de ta patrie. Pis, tout d'un coup, ta pelle frappe un nœud.

— « Le v'là l'tabarnak! Pogne ça! »

Grand innocent. Je peux pas croire que tu m'donnes la pelle. Pis v'là que tu te mets à sauter sur le cercueil en planche jusqu'à ce que le couvercle craque. En plus du gaz, du trèfle, pis du sapin, ça pue la charogne à plein nez. C'est dégueulasse. Tu me regardes avec tes grands yeux d'fou furieux pis tu ris. T'as même pas l'temps de comprendre. Ça fait huit mois que j'attends ça et tu m'as jamais vu v'nir. Je serre la pelle ben dur dans mes main, ta tigresse te rugit un « SURPRISE! » pis à t'en swing un tabarnak de grand coup dans le front. Bang. T'es mort mon asti. Me reste juste à vous renterrer. Ensemble. Toi pis ton ennemi imaginaire. Pour l'éternité. Pas dieu, pas d'ciel, pas d'pleureuses. Juste fucking rien.

Après, j'avorte, je me teins en rousse pis je me trouve un autre poisson. Un autre innocent qui se pense ben bon. Sur le site de la Légion. Ou ben sur celui d'Une famille en Église, c'est une bonne place pour c'te race-là. Les éliminer un à la fois, les crisses. Pis Fuck les racines.

- 2e prix -
Catégorie Adulte

Chantale Girard

Lakshmi

Namaskaram Lakshmi! Je ne sais pas si tu m'écoutes. Je vais mourir bientôt et j'ai une demande à te faire : aide-moi à avoir une meilleure vie la prochaine fois...

J'ai été une bonne *Shudra*. Dans cette courte vie, j'ai fait mon devoir de serviteur le mieux possible. J'ai aidé ma mère à nourrir la famille en travaillant fort pour Uncle Reddy pendant 4 ans. J'ai aidé Sana à laver les planchers avec mes pieds comme elle me l'a montré. J'ai ramassé le fumier des buffles quand Namita ne pouvait pas venir alimenter le poêle au gaz de la cuisine. J'ai accompagné Gheeta, la nièce d'Uncle Reddy, à la poste même si elle est plus vieille que moi. Je me suis lavée quand Uncle Reddy me menaçait en riant de me tuer si je ne le faisais pas. Je déteste me laver, sauf quand il me donne de l'eau réchauffée par un élément dans le seau de métal.

Ma mère m'a permis de développer mon dharma qui était de prendre soin des autres. C'était ça mon but dans cette vie. Elle m'a appris à faire de mon mieux pour améliorer mon sort, surtout pour plus tard. C'est pour ça que j'ai bien fait mon travail. Je suis en charge de Vishnu et de Gingi. Ils avaient tous deux un an quand je suis arrivée chez Uncle Reddy. Ce sont ses petits-enfants. Je les ai lavés, soignés, amusés. Je leur ai appris à être propres. J'ai été leur petite mère. Gingi ne voit jamais la sienne. Elle habite la grande ville. Elle a dû quitter le village quand elle a refusé d'épouser celui que son père avait choisi pour elle. Elle est partie avec un autre et sa fille est restée ici. J'ai entendu Gheeta en parler avec la mère de Vishnu. Les parents du petit dorment dans la seule chambre de la maison. Son père part tous les jours en bicyclette à moteur pour travailler. Sa mère n'est pas trop méchante avec moi mais elle s'assure que je fais bien mon rôle.

Tu sais, cette vie n'a pas été si mal. J'ai habité dans une des plus grandes maisons du village. On m'a laissée dormir dans la maison sur le ciment de la grande salle. J'ai mangé deux repas par jour. J'ai écouté des films d'amour avec les autres filles du village qui doivent écaler les arachides pour profiter de la seule télévision des alentours. Je n'ai presque pas été battue, sauf par les enfants quand ils sont en colère. Ou pour s'amuser. J'ai été une bonne *Shudra* et je les ai laissés faire. Et par Uncle Reddy la fois où j'ai alerté tout le village. J'avais cru avoir marché sur un serpent en allant aux latrines une nuit derrière la maison alors que ce n'était que la queue d'un buffle. J'ai été une bonne *Shudra*. Je n'ai pas pleuré en arrivant ici. Ni quand Sana a coupé mes cheveux comme un garçon à mon arrivée à cause des poux.

Ma mère me l'avait promis que je serais mieux ici. Là-bas, nous étions tous entassés dans une hutte au toit de paille et nous ne mangions pas tous les jours. Je m'occupais des petits et j'allais mendier des *rupees*. Mon père travaillait en ville et ne venait pas souvent nous voir. J'ai oublié son visage. Mais je me rappelle la voix de ma mère quand elle chantait parfois. Et son sourire.

J'ai maintenant douze ans et cette vie se termine. Mon pied a beaucoup grossi et s'est infecté. Je vois même des petits vers blancs sortir de la blessure noircie derrière ma cheville. Dernièrement, j'avais de plus en plus de mal à courir pour rattraper les petits. Ce soir, je fais beaucoup de fièvre. Aunty, l'épouse d'Uncle Reddy, est même venue me porter du riz, mais je n'ai rien mangé. Les premiers jours, j'ai travaillé comme d'habitude. Je ne voulais pas déranger. Mais aujourd'hui, je me suis évanouie. Sana m'a fait un lit dans la salle de prière. Je m'y sens bien. Les chandelles à l'huile, l'encens et les images des dieux me réconfortent. Il y en a une de toi, Lakshmi. Mes parents m'ont donné ton nom pour me porter chance. Je te trouve belle. Peut-être que dans une autre vie, je deviendrai une déesse comme toi quand j'aurai atteint le *Moksha*. Je sais que cela sera long. Je ne suis qu'une *Shudra*. Je dois devenir un brahmane avant d'arrêter de revenir sur terre. C'est pour ça que j'ai fait de mon mieux ici.

Le médecin ne viendra pas. Uncle Reddy m'a dit que mon salaire avait déjà été envoyé à ma famille. Et quand je manque le travail comme aujourd'hui, je ne suis pas payée. Ma mère non plus ne viendra pas. Uncle Reddy dit qu'il n'a pas été capable de la rejoindre. Je ne l'ai pas revue depuis qu'elle m'a envoyée ici. Elle m'a écrit une fois et

m'a envoyé une petite statuette de laiton d'un dieu. Uncle Reddy m'a dit que c'était Sri Venkateswara. C'est la seule chose que je possède. J'aime caresser son dos lisse avec mon pouce. Ce soir, Gingi est venue me dire qu'elle la prendrait quand je serai morte. Je n'ai rien dit.

Je sens que c'est bientôt la fin. J'ai été une bonne *Shudra*, Lakshmi. J'ai fait mon dharma. Je te l'assure. La prochaine fois, je voudrais être belle comme Gheeta. Avoir de beaux grands cheveux qui descendent dans le bas du dos. J'irais à l'école et j'apprendrais même l'hindi comme elle. On me trouverait un mari assez gentil et nous aurions une chambre à nous. J'aurais des enfants. Je serais heureuse.

Je quitte cette vie, mais je pars confiante. J'ai été une bonne servante. Je t'en supplie, aide-moi à avoir une meilleure vie la prochaine fois. Je t'en prie Lakshmi, *Namaskaram!*

- 3e prix -
Catégorie Adulte

Mélyssa Gagnon

La chirurgie

« Vous pouvez aller vous déshabiller. Gardez votre blouse et vos sous-vêtements, lui dit le Dr Khan, d'un ton poli, mais ferme.

— Là-bas? demanda-t-elle, l'air puéril.

— Oui, rétorqua le médecin sans la regarder, sa main sertie de bagues maniant un Montblanc. »

La salle était décorée avec goût, probablement par la femme du docteur dans le dessein d'apaiser les angoisses des clientes. Papier peint imprimé de roses rouges, draperies nouées en boucles au coin de hautes fenêtres victoriennes. C'était sur Harley Street, une artère célèbre située au cœur de Westminster. La rue des médecins, là où se trouve « The London Clinic », le plus prestigieux cabinet de médecine esthétique du Royaume-Uni.

Derrière un bureau en bois massif embossé de reliefs dorés, des diplômes frappés du sceau d'établissements reconnus ornaient les murs : New Delhi, Cambridge, Londres. Chaque document cintré d'un passe-partout noir était monté dans un cadre plaqué or. Il aurait pu ne pas entendre les pieds de Jane glisser doucement sur la moquette, mais des centaines de pas passés par là avant l'avaient rendu sensible au moindre bruissement. Tandis qu'il gribouillait dans une chemise de carton, il percevait chaque bruit, chaque friction.

« Allez, approchez. Voyons cela d'un peu plus près. Tenez-vous droite et collez les jambes, dit-il, sa tête enturbannée penchée vers le bas.

— Alors, ma chère dame, dites-moi ce qui vous amène ici?

— Mes cuisses.

— Qu'est-ce qu'elles ont vos cuisses?

- Elles sont trop grosses pour le reste de mon corps.
- Vous le pensez?
- Ne voyez-vous pas? J'ai l'air d'une poire. Petite du haut et énorme du bas. Regardez mes cuisses. Elles se touchent! Quand je marche, elles frottent ensemble. C'est disgracieux Docteur!
- Serrez encore un peu, ordonna-t-il, observant un jet de lumière filtrer entre des jambes blanches comme de la porcelaine.
- Ça affecte mon moral, Docteur. Comment voulez-vous que je trouve le bon pantalon ou que je porte la jupe crayon? Et tout ce monde qui me regarde de travers. Je...
- Vous pesez combien déjà? interrompit le chirurgien »

Il froissa les pages du dossier de Jane de ses longs doigts bagués, des sillons perplexes creusés sur un front buriné.

Khan en avait vu d'autres avant elle, insatiables, malheureuses. Femmes d'hommes d'affaires, filles de magnats.

Il avait rempli des centaines de bouteilles d'un gras jaunâtre mélangé à du sang. Mille et une incisions dans des cuisses, des fesses, des mollets et des bras pour y entrer son instrument, qu'il poussait ensuite sous l'épiderme de ses patientes endormies, avant de soustraire les cellules adipeuses qui leur empoisonnaient la vie. D'indésirables bourrelets avaient ainsi été réduits à néant, des graisses sous-cutanées volatilisées, des bouts de tissus non voulus avalés par un aspirateur gourmand. Il avait inséré des implants de toutes les grosseurs dans des corps soumis, redessiné des mamelons pour qu'ils soient plus pointus ou plus ronds, tiré des visages par-derrière, sculpté des mentons, coupé des tabliers de grossesse et implanté de saillantes pommettes. Il avait lissé, léché et poli, chaque silhouette confiée à lui avec abandon.

Aujourd'hui, le médecin avait beau essayer de comprendre les motivations de cette cliente, la tête baissée comme une bête effarouchée, il n'y arrivait pas.

« Cent-vingt livres, répondit Khan à la question qu'il venait lui-même de formuler.

— Cent-vingt-cinq, mentit-elle.

— Et vous mesurez combien? Cinq pieds cinq, cinq pieds six?

— Docteur, rétorqua-t-elle, esquivant la question. Je vous parais sûrement mince, mais vous savez, avec tous ces vêtements courts et moulants, implora-t-elle, comme une enfant.

— Oui, oui, je comprends, murmura-t-il, comme il l'avait murmuré à d'autres avant elle, cuisses, poitrines et ventres déployés. On pourrait en soutirer un peu ici et un peu là, à l'intérieur et à l'extérieur de la cuisse. Un peu autour des genoux aussi. Ça mettra vos rotules en évidence.

— Ah oui? s'excita Jane. Vous pensez que ce soit possible que je n'aie plus cette culotte de cheval? demanda-t-elle, tandis qu'il tirait un stylo-feutre de la poche intérieure de son veston.

— Rien n'est impossible, Madame, rétorqua laconiquement Khan, en liant d'un long trait pointillé l'entrejambe de Jane à son genou.

Il referma le dossier et le glissa sur son bureau avant de lui tourner le dos.

— « Docteur, attendez! Combien de temps ça va prendre? demanda-t-elle.

— L'opération aura lieu dans un mois. Nous enlèverons l'équivalent d'environ un litre de gras. Le lendemain, vous aurez mal. Vos ecchymoses tourneront au mauve, puis au jaune et vous serez très enflée. Tout devrait disparaître au bout de quelques semaines. Procurez-vous un vêtement de compression. Vous en aurez besoin après l'opération.

— Est-ce que je conserverai des marques?

— À peine quelques petits points sous les fesses et derrière les genoux, comme les pointes d'un crayon. Ils partiront.

— Et les risques, Docteur? demanda-t-elle, les mains placées dans l'entrebâillement de ses cuisses. Elle avait froid et ses orteils se repliaient nerveusement sous ses pieds, cherchant la chaleur dans les poils du tapis. Pour la première fois depuis qu'elle s'était convaincue de la nécessité de passer sous le bistouri, elle imaginait le pire. Et si la chirurgie tournait au vinaigre? Si elle ne se réveillait pas pour se délecter des résultats? Pire encore, si elle se retrouvait affublée d'une difformité. Non, non, non! Il ne fallait pas penser à ça.

Évidemment, son plan n'était connu de personne. C'était mal vu de vouloir être plus belle, de se souhaiter éternelle. Après tout, ne fallait-il pas simplement accepter ce dont la nature nous avait fait grâce, s'aimer, que l'on soit mince ou que l'on soit grasse? Embrasser le reflet du miroir, ravalier chaque envie de vomir ou de le maudire.

— Madame, dit-il, la ramenant sur terre. Allez vous rhabiller. Mon assistante vous raccompagnera, laissa tomber le Dr Khan en sortant. »

Derrière le paravent, il y avait une glace. Elle regarda l'œuvre de flèches et de croix qu'il avait esquissée sur sa peau au feutre noir. Une carte au trésor sur un parchemin pâle. L'image était lugubre, mais l'exaltation viscérale. Elle aurait des cuisses parfaites juste à temps pour son bal de finissants.

- 1er prix -

Catégorie Professionnelle

Steve Laflamme

Quatre fois, quatre saisons

Chaque fois qu'il meurt, Étienne Mendoza se dit que c'est la dernière. Les stries sur le mur de sa cellule sont-elles autant de fois sa vie scarifiée par erreur ? Sont-elles l'inscription des jours à faire ou de ceux qu'il a écoulés ? L'inconvénient de l'éternité, qui a établi son empire dans cette cellule écrue empestant l'urine et les remords : passé, présent et futur se confondent pour ne former qu'un même magma intemporel, résolu à rendre fou n'importe quel homme confiné à une sédentarité aussi spartiate que celle de Mendoza.

Sentence à vie, a statué une voix il y a un mois, ou un an, ou une vie. Mendoza tient à pleines mains les barreaux de sa geôle comme un guidon qui pourrait réorienter le temps à venir. Mais le temps est stable quand il est éternité. Droit et imperturbable. Le temps est aux heures blanches, aussi blanches que les nuits lorsqu'elles sont peuplées des spectres de ces vies que Mendoza a brisées.

Chaque fois qu'il s'éveille, le détenu voit les quatre saisons de son enfer.

Printemps – Laura, douze ans.

Été – Jade, onze ans.

Automne – Mégane, douze ans.

Hiver – Éléna, dix ans.

Expier, réfléchir, se pardonner, se semoncer, croire en sa rémission. Attendre les bruits de pas dans le corridor, ceux du gardien. Ou ceux de sa culpabilité, qui lui rend visite dans son incarnation hallucinatoire du moment. Mendoza souhaite que les pas durent une heure, un jour, un mois, pour que le silence ne blanchisse pas à nouveau les heures en les recouvrant de l'absence.

Mais inexorablement réapparaît le néant. Les heures qui s'égrènent comme la lente digestion de sa honte se mesurent à l'aune du temps qu'il faut pour que les mains

de Mendoza en viennent à glisser des barreaux et à retourner, vaincues, dans ses poches. Hier – ou était-ce ce matin ? –, ses mains ont tenu le coup pendant toute la durée de la faim qui lui a taraudé l'estomac jusqu'à la ronde du gardien. Moites, elles n'ont laissé sur le métal qu'une buée aussi vaine que les assauts de la colère du prisonnier contre l'éternité qui le tient captif.

Ici, les murs s'usent d'être observés jusqu'à devenir des écrans de plâtre sur lesquels Mendoza contemple les images, sauvegardées par sa mémoire, de ce qui l'a condamné au giron de son éternité personnalisée.

C'est que l'éternité est une bête égoïste. Tentative de strangulation avec ses draps, morsure au poignet jusqu'à se déchiqueter les veines, élans de mouflon enragé tête première dans les murs de plâtre – toujours les geôliers jouent les émissaires de l'égoïste éternité en trouvant Mendoza blessé – mais jamais mort. Le temps qui se dilate ici ne partagera pas sa proie avec la Mort.

Sentence à vie, a tranché la propre voix de Mendoza quand il a compris que sa condamnation consistait à revivre en boucles les instants les plus avilissants de ce qu'il est réellement.

* * *

Après chaque atteinte à sa vie, il constate qu'il a failli, encore une fois. Décidément, Mendoza est plus habile criminel que bourreau. Ses retours à la réalité sont ponctués par l'égouttement incessant qui nargue le silence, à l'autre extrémité du couloir. Est-ce le sang d'un codétenu venu à bout de l'attente ? Est-ce la bête-éternité qui salive à l'idée d'éroder davantage l'esprit de Mendoza ?

Chaque fois qu'il survit, Mendoza espère la clémence de l'éternité. Il rêve qu'elle lénifie son séjour en ce cachot glauque en le plongeant, sinon dans l'après-vie, au moins dans un coma salvateur.

Cette fois, l'ombre qu'il aperçoit sur le mur, c'est celle de Jade, l'Été des quatre saisons qui ont mené à son enfer. Elle le suit partout où il pose le regard dans son coqeron humide. Il entend ses supplications, ses pleurs, auxquels s'entremêlent les siens. La froideur des barreaux, lorsqu'il les attrape pour défier son endurance à l'immobilité, lui rappelle sa propre froideur devant l'enfant. L'éternité de ce que nous sommes est jalonnée d'instant fugaces. Étienne Mendoza, par exemple, sait qu'il ne sera plus jamais rien d'autre que la somme des méfaits qu'il a commis pour aboutir ici.

C'est pourquoi ce soir il tentera une nouvelle fois d'interrompre son calvaire. La manche de sa chemise, déchirée, chiffonnée puis enfouie dans sa gorge pour l'obstruer, le privera du souffle qui nourrit cette bête-éternité comblée de le garder captif.

Quand les mains de Mendoza se fatiguent de jouer à tenir les barreaux de la prison le plus longtemps possible, elles s'emploient illico à retirer la chemise du prisonnier. À en lacérer une manche...

* * *

Chaque fois qu'il meurt, Étienne Mendoza regrette d'être ce qu'il est : un homme trop fort pour les enfants et trop faible pour soutenir la sentence à vie que lui a infligée le temps qui passe. Quatre instants furtifs ont balisé l'année, quatre saisons qui ont pris la teinte de l'abomination. Quatre raisons d'envoyer Mendoza se morfondre en taule.

En ouvrant les yeux, déçu par la Mort qui le refuse, Étienne Mendoza vomit le tissu de sa chemise et voit un visage flou au plafond. L'asphyxie l'a ravi, le temps de quelques râles, à l'éternité. Les traits se précisent, les yeux se définissent, le sourire s'élargit. C'est Mégane, l'Automne de son parcours criminel. La petite se réjouit que Mendoza ait encore échoué à échapper aux mains de la bête-éternité qui le possède.

Chaque fois qu'il échoue, Étienne Mendoza se dit qu'il ne vaut plus la peine d'essayer de se soustraire à sa sanction. Jusqu'à la prochaine fois.

* * *

L'éternité est une bête protéiforme. Lorsqu'elle en a assez d'occuper le pénitencier, elle attrape Étienne Mendoza et l'entraîne dans son prochain repaire : l'hôpital psychiatrique. Ici le temps est lisse, seuls les cris se substituent au silence. Et les envies de suborner la Mort sont engourdies à renfort de drogues, dont aucune n'alloue hélas à Mendoza le luxe de cesser de contempler son éternité, répandue à l'infini autour de lui.